

LE SANG EST EXTRÊMEMENT RICHÉ EN MATIÈRES  
FERTILISANTES.

Le sang n'est employé frais que quand on n'en a qu'une faible quantité. Alors on le mêle d'eau et on le répand, par un temps sec sur une terre bien ameubli. On le mêle ensuite au sol par un léger labour ou par un hersage plusieurs fois répété. On peut encore s'en servir pour arroser les fumiers, mais il perd alors de sa valeur. On peut aussi l'appliquer sous forme de compost, après l'avoir mêlé, le plus intimement possible, avec une pelle, avec six ou huit fois son volume de terre sèche.

COMMENT FAIRE DESSÉCHER LE SANG.

Dans le but de retarder la décomposition rapide du sang, et pour qu'il profite entièrement aux plantes, on le fait coaguler et dessécher. Aujourd'hui plusieurs procédés sont en usage pour la coagulation et dessiccation du sang. Nous allons en faire connaître un seul : On propose le suivant comme étant le plus simple : On fait dessécher au four, immédiatement après que le pain en est retiré, de la terre sans mottes, que l'on remue de temps à autre, au moyen d'un râteau ; il en faut environ quatre à cinq fois plus que l'on a de sang liquide ; on amène ensuite cette terre chaude sur le devant du four, et on l'arrose, en la retournant avec une pelle, avec le sang que l'on veut conserver ; on renouvelle de nouveau le mélange, on l'agite jusqu'à ce que la dessiccation soit complète. On peut alors mettre le tout dans un baril ou une caisse, à l'abri de la pluie, pour s'en servir au besoin.

Les conditions essentielles pour l'emploi du sang sont qu'il soit bien divisé et autant que possible mêlé avec de la terre humide, pour que sa décomposition s'opère promptement. On doit l'employer de préférence au printemps et en été, quand on prévoit des pluies prolongées, sans quoi il produit très-peu d'effet.

Quant à la quantité à répandre, par arpent, elle varie de 200 à 300 livres, selon l'exigence des plantes.

Comme le sang entre promptement en putréfaction, surtout dans les temps chauds, on doit le mélanger au sol quelques jours avant d'exécuter la semaille.

Le sang convient spécialement aux plantes qui accomplissent promptement leurs diverses phases de végétation. On l'applique avec succès dans la culture du blé-d'inde, des pois, des betteraves, des patates et des céréales du printemps.

CHIFFONS DE LAINE.

Comme nous désirons ne voir rien perdre de tout ce qui peut accroître notre quantité d'engrais nous allons dire un mot des chiffons de laine. Les retailles et les débris de tissus de laine, que l'on désigne sous le nom de chiffons, ont une grande valeur fertilisante. En Sicile et en Angleterre, ils servent à accroître considérablement la production du houblon.

Les chiffons, avant d'être employés, doivent être divisés le plus possible. On exécute cette opération à l'aide d'une faucille solidement engagée dans une porte, la seule précaution à

prendre est d'éviter de se trancher les doigts au lieu des chiffons.

Les chiffons de laine conviennent également aux terres légères et aux sols argileux. Toutefois, leurs effets sont beaucoup plus sensibles dans les terres sablonneuses et perméables que dans les terrains compactes, parcequ'ils s'y décomposent moins rapidement et y retiennent beaucoup d'humidité.

Lorsque les chiffons ont été divisés, on peut les laisser séjourner sur l'aire d'une bergerie ou les jeter dans une fosse contenant du jus de fumier. Par ces deux procédés on augmente la puissance fertilisante de cet engrais.

On peut aussi les employer dans leur état naturel, en ayant soin, toutefois de les répartir le plus également possible, sur le sol. Ce dernier procédé est celui qui est le plus généralement suivi en Europe.

La quantité que l'on emploie par arpent varie de 600 à 800 livres. Cette quantité fertilise le sol pendant au moins trois années. En général ces engrais manifestent lentement leur action. Ainsi, dans les circonstances ordinaires, leurs effets sont encore sensibles cinq à six années après leur application.

Bien des cultivateurs, en Canada, vont éprouver de la surprise à la lecture de cette dernière partie de notre causerie. Ils ne pourront comprendre comment on peut s'occuper de pareilles bagatelles. Oui, sans doute, ce sont des bagatelles pour ceux qui ne comprennent pas le prix de l'engrais. Ceux là croient toujours en savoir plus que ceux qui, à leur côté, s'enrichissent en suivant des pratiques semblables à celles que nous recommandons, pendant qu'eux, en refusant de les imiter, se grèvent de plus en plus de dettes. Tout ce que nous demandons à ceux qui seraient décidés à la critique, c'est de ne jamais condamner avant d'avoir essayé.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

La vie de la sœur Coulombe, jeune fille, fleur de nos couvents canadiens, offre le plus grand intérêt aux jeunes personnes du sexe, à la jeunesse en général et aux fidèles de tout âge qui aiment la vertu et désirent s'y affermir de plus en plus. Cette vie se partage en deux phases bien marquées qui font que les actions de cette fille, toujours vertueuse et toujours digne d'être imitée, peut servir à la fois de modèle et aux gens du monde comme nous venons de le dire, et aux filles du cloître et des communautés religieuses de tout genre. La sœur Coulombe est un fruit canadien, que la grâce s'est plu à mûrir sous nos yeux pour servir de démenti au relâchement du temps parmi nous. Dans les vertus et la vraie piété que la jeunesse et les divers âges de la vie pratiquaient mieux peut-être qu'aujourd'hui, au temps de nos pères, la vie si vraiment chrétienne de cette jeune vierge sera d'un grand secours pour qui voudra revenir à ces vertus et ne pas oublier les obligations de la vraie piété. L'obéissance, si peu pratiquée par la jeunesse du jour, grâce à la molesse ou à l'inconcevable illusion des parents ; l'humilité, l'esprit et les